

Le Dvar Tora de la semaine



פרשת בהר בחקותי תשפ"ו

Il y avait en Amérique une grande université. Le président était mort, et il fallait le remplacer.



Ils proposèrent le poste à Monsieur Mariline, un grand professeur juif, un homme très brillant.

Vous devez accepter une condition : vous convertir au catholicisme.

Pas question. Je suis juif, je reste juif.



Ils lui dirent qu'il allait perdre le poste. Il répondit :

C'est pas grave. Poste ou pas poste, je reste juif dans tous les cas.



Impressionnés par ses qualités extraordinaires, les chefs de l'université changèrent les règles et le nommèrent président.



Lors de la cérémonie, on lui demanda pourquoi il avait été si entêté.

Je vais vous dire pourquoi...



Quand j'étais jeune, je voulais aller à l'université faire des études, mais j'étais tellement pauvre que je n'avais pas d'argent pour le train.

Alors je suis parti à pied, plusieurs jours de marche.

Une nuit, j'arrive près d'un petit village, il fait froid, je suis épuisé, je ne trouve pas d'endroit pour dormir.

Je vois une maison avec de la lumière. Je vois une mezouza sur la porte. Je toque — c'est un juif.



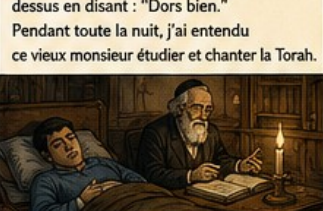
Il m'ouvre et me dit : "Bonjour, comment vas-tu ? Viens, rentre."



Il m'a réchauffé, il m'a donné à manger, à boire, une boisson chaude. Il m'a donné son propre lit.



Et quand il a vu que je grelottais encore, il a enlevé son manteau et me l'a mis dessus en disant : "Dors bien." Pendant toute la nuit, j'ai entendu ce vieux monsieur étudier et chanter la Torah.



Le matin, je l'ai remercié et je lui ai demandé comment je pouvais le payer. Il m'a dit : "Tu n'as pas besoin de me payer."



Je lui ai demandé son nom.

Je m'appelle Israël Maïr Hacoheh.

C'était le Hafets Haïm !



Et il m'a dit une seule chose :

N'oublie jamais que tu es juif et reste toujours juif.



Voilà.

Je ne suis pas pratiquant, mais rester juif, ça je le ferai toujours.



Il me l'a demandé avec tellement de gentillesse, c'est rentré au fond de mon cœur... et c'est plus jamais ressorti.



La Shmita et la Hona'a : le bon moment pour enseigner



Il y a dans la paracha un passouq qui semble n'avoir aucun rapport avec la Shmita : וְכִי תִמְכְּרוּ מִמְכַר לַעֲמִיתְךָ... אל תנו — lorsque vous vendez à votre prochain, ne faites pas de Hona'a. Les mefarshim demandent : quel rapport avec la Shmita ?



La réponse est la suivante : quand quelqu'un est en plein milieu de travailler pour sa parnassa, d'acheter, de vendre — il n'a pas envie qu'on lui fasse du Moussar. Il a autre chose en tête. Mais pendant la Shmita, il n'y a pas de commerce, tout s'arrête. La personne est calme, elle n'est plus dans sa course après l'argent. C'est le bon moment pour lui apprendre à avoir de bonnes Midot.



Et c'est une idée qui va bien au-delà de la Shmita. Les moments calmes et tranquilles de la vie — quand il n'y a pas de pression, pas d'épreuve, pas de stress — ce sont des cadeaux. C'est exactement là qu'on peut vraiment se remplir, apprendre, construire qui on est. Parce que quand l'épreuve arrive, il est souvent trop tard pour commencer. Ce qu'on a mis dans son cœur avant — c'est ça qui tient.



C'est ce qu'on voit dans l'histoire du professeur : les mots du Hafets Haïm lui sont rentrés au fond du cœur parce qu'il les avait reçus avant que l'épreuve arrive, dans un moment d'ouverture. Et ils n'en sont plus jamais ressortis.